

Du même auteur

Le Secret du funambule
Milan, 1989

Le Bruit du vent
Gallimard Jeunesse, 1991

La Lumière volée
Gallimard Jeunesse, 1993

Le Jour de la cavalerie
Seuil Jeunesse, 1995
et Points n° P1053

L'Arbre
Seuil Jeunesse, 1996

Vie de sable
Seuil Jeunesse, 1998

Une rivière verte et silencieuse
Seuil, 1999
et Points n° P840

La Dernière Neige
Seuil, 2000
et Points n° P942

La Beauté des loutres
Seuil, 2002

HUBERT MINGARELLI

QUATRE SOLDATS

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-101313-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Je suis de Dorovitsa dans la province de Viatka. Quand mes parents sont morts j'ai quitté Dorovitsa pour Kaliazine au bord du fleuve, et j'ai travaillé pour Ovanès. J'attelais les troncs à un cheval pour les transporter de la berge à la scierie. Je les arrimais à un treuil et les déposais sur la scie à ruban qu'Ovanès conduisait. Le soir je donnais l'avoine au cheval et lui étendais de la paille.

Ovanès me louait une chambre au seize de la rue Svevo. Ma fenêtre donnait sur le fleuve. J'avais un lit et un tapis. Je m'étais construit un meuble où je rangeais mes affaires.

J'étais seul dans le monde et le soir je mangeais en regardant le fleuve. Il y avait des bateaux à

QUATRE SOLDATS

fond plat qui remontaient le courant. Dans le soleil couchant les coques brillaient. Sur le pont les ombres étaient comme des fantômes.

Quand je suis parti de Kaliazine, Ovanès m'a racheté le lit, le tapis et le meuble que j'avais construit. J'ai rejoint l'Armée rouge par le train et je me suis battu sur le front roumain. Nous avons beaucoup marché. Nous avons mangé de la kacha froide, du poisson séché, et nous avons dormi dans des fossés.

J'étais dans l'armée de Doudorov, et en été nous avons fui devant les Roumains. Il faisait très chaud. Les cavaliers soulevaient de la poussière rouge. Les chauffeurs des ambulances et des cantines nous gueulaient de marcher sur les talus. Les officiers s'arrêtaient pour regarder en arrière, la main en visière contre le soleil, et on aurait dit qu'ils avaient oublié quelque chose.

Alors j'ai rencontré Pavel. Il faisait chauffer de l'eau derrière un mur, à l'abri de la route. Il avait percé une boîte en fer avec son couteau et la tenait au-dessus des flammes. Les nôtres continuaient de passer sur la route en soulevant de la poussière.

Quand il a sorti le thé de sa poche, ma soif et la vue du thé m'ont donné du courage. Je l'ai appelé :

QUATRE SOLDATS

– Hé, camarade !

Il m’a fait signe d’approcher. Je suis allé m’asseoir en face de lui et nous avons bu le thé en silence. Nous étions du même régiment. Quand on n’a plus entendu de bruit sur la route, je lui ai dit :

– Les Roumains vont arriver.

Nous sommes partis. Nous avons rejoint les plus fatigués de la colonne. Un officier leur tournait autour pour les faire avancer plus vite. Il avait glissé un mouchoir sous sa casquette pour se protéger la nuque du soleil. Il était rouge de poussière et tenait son revolver contre son ventre. Il disait sans arrêt :

– Je vous comprends mais m’obligez pas, par sainte Sophie, m’obligez pas. Avancez, gardez l’allure !

Et en même temps il décollait le revolver de son ventre et le balançait au bout de sa main comme s’il était brûlant. C’était un jeune sous-lieutenant et il semblait près de pleurer. Un soldat qui tirait une mule par la bride a fini par lui dire :

– Mais qu’est-ce qu’on fait ? On marche, on marche. Range ton revolver, personne t’oblige à rien.

L’officier a hurlé :

QUATRE SOLDATS

– Qu'est-ce que tu as dit ?

L'autre a baissé la tête. L'officier s'est approché en brandissant son revolver. Il a collé le canon sur le cou de la mule et il a tiré. Elle est tombée en avant. Le soldat avait enroulé la bride à son poignet, si bien qu'il est tombé sur la route, entraîné par la mule et son chargement.

L'officier se dressait au-dessus d'eux, le canon du revolver pointé vers le ciel. Il hurlait avec rage :

– Hein, personne t'oblige à rien ! Ça te va maintenant ?

Le soldat était couché sur le dos, couvert du sang de la mule. Son regard était noir et il a dit froidement :

– Salaud.

Il a essayé d'attraper son fusil, mais il était coincé sous son dos. Il a poussé la mule pour se dégager, et il a saisi son couteau. Alors, comme un seul homme, Pavel et moi avons couru vers le fossé, l'avons dévalé, remonté, et nous avons couru dans le champ pour nous éloigner de la route.

L'herbe était coupée et c'était vallonné.

Quand on parvenait sur les hauts du champ, on apercevait la colonne jusqu'à l'horizon. C'est ce

QUATRE SOLDATS

que nous voulions, ne pas perdre de vue les nôtres, continuer à marcher vers l'est avec eux pour fuir les Roumains, mais échapper aux ennuis sur la route.

On s'est arrêtés pour souffler.

La chaleur tombait et j'ai sorti mon tabac.

On a entendu un oiseau derrière une haie.

On a craché ce qu'il nous restait de poussière dans la gorge. Au loin ils allumaient les phares des ambulances et des camions.

Nous avons regardé tout autour de nous.

Puis nous sommes repartis en fumant dans la lumière du soir et j'ai pensé : voilà, nous rentrons de la chasse. Pavel marchait tranquillement. Il flairait la bonne direction dans l'obscurité. Parfois il humait l'air. À un moment il m'a dit :

– Demain on descend les rejoindre sur la route.
Ni vu ni connu.

J'ai dit :

– Tu as raison oui, ni vu ni connu.

La nuit était claire à l'exception d'une bande noire sur l'horizon et on a étendu nos couvertures sous des mûriers.

À l'aube nous avons rejoint le régiment, et tandis que nous approchions de la route Pavel m'a dit :

QUATRE SOLDATS

– Restons ensemble.

– Oui.

Nous avons continué à fuir les Roumains et en septembre nous sommes partis en Galicie dans des camions.

Un soir en Galicie Pavel a sorti une table et des chaises d'une maison, et nous avons joué aux dés au milieu de la rue. Depuis le début un grand Ouzbek de notre compagnie nous regardait jouer de loin. Il avait les épaules larges. Il était bâti comme un forestier, parfois il avait un regard débile.

Pavel lui a dit d'approcher. Il lui a demandé s'il avait du tabac. L'Ouzbek en avait et il voulait bien le jouer aux dés. Il est allé chercher une autre chaise dans la maison et nous avons joué une douzaine de parties. Pavel lui a gagné tout son tabac et l'Ouzbek est resté assis à la table, l'air malheureux et abattu. Pavel l'observait en souriant, et finalement il lui a rendu la moitié de son tabac. L'autre était plein de reconnaissance, et si heureux maintenant qu'on aurait dit que c'était lui qui venait de remporter toutes les parties.

Quand nous sommes rentrés dans la maison pour dormir, l'Ouzbek est allé chercher ses affaires et son

QUATRE SOLDATS

fusil. Il est venu s'installer avec nous et nous l'avons laissé faire. Le lendemain il a allumé un feu et nous a préparé une soupe avec ses rations. Tandis que Pavel et moi la mangions, encore enroulés dans nos couvertures et que la lumière entrait par la fenêtre, le grand Ouzbek a posé sur nous son regard débile, et on comprenait qu'il désirait de toutes ses forces rester avec nous. Quand Pavel lui a demandé son nom, il a rougi, son regard a semblé soudain moins débile, et il a tonné :

– Kyabine !

Ce jour-là les Polonais nous ont repris le village. Ils nous ont tendu des embuscades près de Jaroslaw et les choses ont recommencé à mal tourner pour nous.

Au mois d'octobre il a neigé et nous avons attendu les ordres dans une usine. Quand ils sont arrivés, notre commandant nous a réunis et nous a dit que nous devions quitter le front, nous replier dans la forêt, construire des cabanes et attendre le printemps. Alors Pavel, Kyabine et moi avons rôdé dans tous les coins de l'usine à la recherche de quelque chose d'utile à emmener dans la forêt, et nous avons trouvé un rouleau de toile.

QUATRE SOLDATS

Le lendemain nous sommes partis. Kyabine portait le lourd rouleau de toile sur son épaule. Sur la route nous avons encore vu les Polonais. Plus d'une fois nous avons dû nous mettre à courir pour éviter les balles, et Kyabine n'a jamais lâché le rouleau.

Nous sommes entrés dans la forêt au début du mois de novembre et nous y sommes enfoncés. Le froid et un vent furieux nous glaçaient. Nous étions enveloppés dans nos couvertures. Seuls nos yeux dépassaient. Toute la compagnie avançait dans un grand silence. Nos mules et nos chevaux exhalaient des nuages de vapeur.

Pavel marchait en retrait et ne disait rien parce qu'il dressait dans sa tête les plans de notre cabane.

Il a recommencé à neiger. Kyabine avançait pesamment à côté de moi. Il respirait la bouche ouverte. Parfois il s'ébrouait pour faire tomber la neige de ses épaules.

Pavel est revenu marcher avec nous et nous a dit qu'il avait maintenant la cabane en tête. Et que le mieux, il pensait, ce serait de se la construire à quatre. Nous lui avons dit qu'il avait raison. Nous avons discuté pour savoir à qui nous allions le proposer. Nous avons donné notre avis sur tout un

QUATRE SOLDATS

tas de gars de la compagnie. Finalement nous sommes allés le demander à Sifra Nédatchine. Il était très jeune et très bon tireur, et possédait des bottes de cavalerie. Nous ne l'avions jamais entendu faire d'histoires à personne à propos de quoi que ce soit.

Il marchait seul derrière une mule, et il a eu peur quand on s'est approchés de lui. C'est Pavel qui lui a demandé s'il voulait construire et habiter la cabane avec nous. Il nous a répondu timidement que oui. J'ai offert des cigarettes à tout le monde.

Nous avons marché trois jours sous la neige, dans le froid et le vent furieux. Puis nous avons abattu des arbres pour former une clairière.

Nous avons commencé à construire les cabanes. Une trentaine ont poussé dans la neige, formant un cercle autour de la clairière.

Nous avons bâti la nôtre selon les plans de Pavel. Kyabine a montré sa force. Il a abattu plus de travail que Pavel, Sifra et moi réunis. Tandis que nous autres reprenions notre souffle, Kyabine toujours et bravement continuait.

Quand nous avons fini de construire notre cabane, nous l'avons contemplée fièrement dans la lumière

QUATRE SOLDATS

du feu qui brûlait au centre de la clairière. Nous en avons fait le tour en nous félicitant, puis nous sommes entrés tous les quatre dedans et j'ai pensé : voilà, j'ai fini d'être seul dans le monde, et j'avais raison.

À présent nous étions sortis de la forêt. L'hiver avait passé et c'est difficile de s'imaginer combien il avait été long et froid. Nous avions mangé nos mules et nos chevaux, et un grand nombre d'entre nous étaient morts dans la forêt. Parfois dans leur cabane qui s'était enflammée. Ou bien ils s'étaient perdus en allant chasser. D'autres qui chassaient les avaient retrouvés. Bien sûr certains parmi ceux qu'on n'avait pas retrouvés avaient déserté. Mais je crois que le plus souvent ils s'étaient perdus et ils étaient morts de froid.

Pavel, Kyabine, Sifra et moi étions encore en vie et en forme grâce à Pavel. Il était le plus astucieux d'entre nous. Les plans de sa cabane étaient justes,

QUATRE SOLDATS

et il avait su construire un vrai poêle à l'aide d'un fût d'huile de moteur. Un vrai bon poêle qui ne nous enfumait pas. Mais surtout il avait trouvé comment faire passer le tuyau dans le toit sans y mettre le feu. Car c'est par là que la plupart des autres cabanes avaient brûlé. Pavel avait mis à cet endroit des tuiles en fer-blanc qu'il avait découpées dans nos gamelles, puis qu'il avait martelées et clouées sur la charpente. En sorte que nous avons dû sacrifier la moitié de nos gamelles, et en voler quelques-unes à la compagnie pour fabriquer ces tuiles. Mais nous étions en vie. Et pas une seule fois on ne s'était réveillés la nuit terrifiés et en sueur, rêvant que notre cabane s'en allait en fumée.

La toile de bâche que Kyabine avait portée de Galicie jusque dans la forêt, nous en avons tapissé les murs pour nous isoler des courants d'air.

Il n'y avait pas de tourbe dans la forêt. Il nous avait fallu chaque jour remuer de grandes quantités de neige pour trouver des arbres morts. Ceux qui avaient choisi de couper des arbres sur pied, du bois vert, eux ils avaient eu bien moins chaud que nous.

Tout l'hiver nous avons remué la neige, ramené du bois pour notre poêle, et joué aux dés tous les

QUATRE SOLDATS

soirs parce que nous possédions une lampe et de l'huile. Grâce à elle nous avons beaucoup moins souffert de l'ennui que bien d'autres de la compagnie.

Quand le printemps était arrivé, nous avons mis le feu à toutes les cabanes. Pavel, Kyabine, Sifra et moi avons regardé brûler la nôtre avec tristesse. Pas parce que nous partions, mais parce que cette cabane-là nous avait tenus au chaud et en vie pendant tous ces mois.

Tandis que nous nous éloignons du feu j'avais songé : mes parents, regardez-moi et ne craignez plus pour moi car j'ai survécu à l'hiver et j'ai des camarades à présent.

Et nous avons quitté la forêt.

Nous étions dans la plaine, assis sur une pile de traverses de chemin de fer. La voie était juste devant nous. Un train blindé venait de passer. Certains des soldats, debout sur la plate-forme, nous avaient fait des signes et leurs chemises flottaient sous leurs bras.

Le camp n'était pas loin. Nous l'avions installé à la lisière d'un bois de sapins. Le commandant de notre compagnie nous laissait tranquilles. C'était un homme timide. On ne savait pas ce qu'il faisait avant la guerre. Je suis sûr qu'il a toujours souhaité que ceux qui s'étaient perdus dans la forêt, et qu'on avait cru morts de froid, aient en réalité déserté.

Nous étions sur cette pile de traverses et ne faisons rien. Nous étions simplement contents que l'hiver

QUATRE SOLDATS

soit passé, d'avoir trouvé cet endroit pour nous asseoir, et nous fumions paisiblement des cigarettes. Il y avait parfois un vol d'oiseaux qui traversait le ciel. Nous levions la tête et les regardions s'éloigner vers le nord. Bientôt ils voleraient au-dessus de la forêt où nous avons passé l'hiver. Sans doute que chacun de nous le devinait, mais nous ne nous le disions pas.

Comme d'habitude, Kyabine nous demandait du tabac, parce que le sien, il le perdait presque tout le temps aux dés, et ça depuis nos premières parties en Galicie. C'était Sifra qui lui en offrait le plus. Pavel et moi lui en offrions aussi, mais moins souvent, et nous aimions attendre qu'il nous supplie. Kyabine était comme un enfant quand il nous demandait du tabac. Pour bien d'autres choses encore il était comme un enfant, mais pour le tabac c'en était vraiment un.

Kyabine a dit :

– Pavel !

Pavel lui a demandé :

– Qu'est-ce que tu veux ?

Kyabine a dit :

– Me rouler une cigarette.

QUATRE SOLDATS

Pavel a continué de regarder devant lui.

Kyabine a insisté :

– Pavel, oh, Pavel !

– Quoi, Kyabine ?

– T’as pas entendu ? Donne-moi du tabac, s’il te plaît.

Je l’ai dit, Pavel et moi aimions beaucoup quand Kyabine se mettait à nous supplier.

Descendus des traverses, nous avons pris nos fusils et sommes partis à travers champs. Kyabine marchait devant moi. Il avait obtenu un peu de tabac de Pavel, et même de dos ça se voyait qu'il était très content de pouvoir fumer.

Nous allions à l'étang.

Bientôt nous avons entendu Yassov qui venait vers nous en nous appelant. Comme nous, il avait du mal à avancer parce que les herbes étaient hautes. Il nous a rejoints et a marché à notre hauteur. Nous ne lui prêtions pas attention, parce que nous savions déjà ce qu'il voulait. Il a sorti de sa poche une main sculptée dans du bois et nous l'a montrée. Nous avons ri immédiatement parce qu'elle était très grosse. Yassov nous a demandé :



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
REPRODUIT ET ACHÉVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2003. N° 53804 (00000)